

Il est 1:45 du matin. Je divague la rue Sainte-Catherine. J'ignore la direction que je suis, peu importe. Depuis hier après-midi, je me dissimule dans les vagues de gens qui venaient sur la rue et partaient, entraient dans les boutiques et sortaient. Leurs habits cramoisés, violets foncés et plus verts et que les feuilles d'érable en été formaient un véritable arc-en-ciel sur terre. Les automobiles coulaient sans cesse sur un lit de fleurs noires en asphalte comme l'eau glaciale de cette saison coulerait dans le fleuve Saint-Laurent. L'ambiance était observée comme joyeuse, observée puisque je ne la ressens pas, chaque individu affichait un sourire au coin de ses lèvres. Les personnes ne restent longtemps jamais ici durant les fêtes, il faut rentrer chez soi. J'imagine que rester à vagabonder dans le centre-ville à la veille du Noël signifie qu'on a nullement un endroit où aller. C'est un peu faux, mais un peu vrai. J'habite à Montréal, ville qui m'a accueillie avec une maison chaude et confortable, mais je n'appartiens pas à elle comme elle ne m'appartient pas. Je ne serais jamais chez moi dans cette plus ancienne ville de ce pays. Les longues années que j'ai vécues sous la croix du majestueux Mont Royal, enjolivé de mille feuilles d'or et de feu, n'ont jamais fait de moi une montréalaise. La joie multicolore dédiée à la fête du Christ se voit monochrome et regrettable devant mes yeux. Depuis combien de temps a «joyeux Noël» remplacé «bonne fête»? Je suis née le 25 décembre. Le fait de devoir céder ma fête au bébé Jésus ou le père Noël, cela dépend du montréalais qui aurait la compassion de me laisser narrer toute mon évolution de sentiments. La prospérité de cette métropole n'irrite qu'une solitude indélébile et ensevelissante qui ronge mes os et aspire mon sang. J'ai l'impression d'être une personne à part, seule à regarder la vie de toutes les personnes que je rencontre à chaque jour couler sans aucune pause. Cela m'arrive de croire que le temps a oublié d'indiquer mon nom sur sa liste de présence et que je passerai une éternité indifférente. Ma patrie me manque. Plusieurs disent que tout le monde sur terre sont sous la même lune, cependant, d'ici, lorsque je lève mes yeux au satellite sans chaleur enchaîné dans un ciel gris ciel, je n'aperçois jamais le visage de mon lapin chéri. Lorsque ces montréalais accueillant selon leur perfection remarque l'état misérable dans lequel je me suis mise, ils me disent «que Dieu veille sur toi». Je pense à Ichimoku Ren, pourrait-il me voir de l'autre côté d'un océan de pensées avec un seul œil? Ou est-il perdu à jamais comme d'innombrables fragments de mon passé et de mon vrai soi?